



Une passion excessive qui ne souffre pas le bonheur.

TT

23.10 ● F2 0.35 85 mn

Jules et Jim

Téléfilm français (1995). Scénario, adaptation et dialogues : Jeanne Labrune, d'après le roman d'Henri-Pierre Roché. Musique : Laurent Klotz. Réalisation : Jeanne Labrune.

Anouk Grinberg : Kathe. Charles Berling : Jules. Bruno Todeschini : Jim. Olivia Bruneaux : Isabelle. Florence Darel : Lucie. Johan Leyssen : Klaus. Pascale Mariani : Marion. Jérôme Kircher : Vincent.

Faut-il oublier le film de François Truffaut, ou ne pas l'avoir vu, pour goûter le film de Jeanne Labrune ? Non. Car du roman de Roché, Labrune a vraiment fait « autre chose ». Il y a toujours Jules, doux et calfeutré, vrai « moine bouddhique », et son inséparable Jim, plus doué pour séduire les femmes. Tous deux sont beaux, trentenaires, aiment les livres, en vivent bien, et ne se cachent rien de leurs conquêtes amoureuses, quand ils ne les partagent pas. Un jour, ils rencontrent Claire, la Kathe du roman, femme libre, indépendante, insaisissable, et surtout dangereuse.

Transposant l'histoire à notre époque, Jeanne Labrune a pris dans le roman de Roché ce que Truffaut y avait laissé, ou éludé : la tragédie. Sa

Claire, inspirée des carnets de Helen Hessel, avec qui Roché entretint une épuisante passion, est cette « idole au sourire archaïque », monstresse qui a besoin de sang. Excessive, quasi folle, elle voudrait tout l'homme en plusieurs et piétine ses passions quand elles s'amollissent en bonheur. Lucide, elle le sait : « *Je suis terrible, mon amour.* »

Le *Jules et Jim* de Truffaut était « un hymne à la vie », romanesque et tendre, léger malgré le drame. Labrune lorgne vers la tragédie grecque, tresse le fil de la fatalité, écrase ses personnages sous un soleil vertical et dans des décors sévères, cite Godard et les couleurs franches du *Mépris*. Irritants, ces dilettantes « qui n'ont à faire qu'eux-mêmes » ? Pas sous la caméra de Jeanne Labrune, qui aime les corps et les âmes, c'est tout un. Pas avec ce trio d'acteurs remarquables et magnifiquement dirigés. Seul reproche minime, une certaine propension à enfoncer le clou : « *Désirer un monde, c'est le feu ; l'avoir, c'est la fumée.* » Cela va mieux sans le dire.

Bernard Corteggiani

Voir article page 44